

*nécessaire, et s'il a de quoi mener à bonne fin l'entreprise ? Sans cela il faut craindre qu'après les fondations mises en terre, il soit obligé d'arrêter la construction et alors tous ceux qui regarderont se mettront à le railler et à dire : Voilà un homme qui a commencé sans pouvoir achever*¹. Combien qui après un heureux début dans la vie chrétienne ont reculé, et, abandonnant foi et vertu, n'ont plus exposé à la risée du ciel et de la terre qu'une ruine sans forme et sans nom ? Combien qui, fervents d'abord, apostats ensuite, subiront au Jugement cette effroyable « moquerie » que Dieu et la Cour céleste réservent aux insensés qui, ayant connu le don de Dieu, sont retournés aux immondices du péché ; qui d'amis de Dieu sont devenus des adversaires, de serviteurs fidèles se sont faits des traitres et des persécuteurs ?

*Quel est le roi qui voulant déclarer la guerre à un autre roi ne se demande auparavant dans le loisir de la réflexion, s'il peut, avec dix mille hommes, tenir tête à un ennemi qui lui en oppose vingt mille*² ? Comment, chétifs mortels, nous mesurer avec le monde et l'enfer, si nous ne demandons pas à Dieu des forces suffisantes ? Comment nous combattre nous-mêmes, si nous ne prenons pas les précautions voulues, si nous ne nous armons pas de tous les secours que la prière et les Sacraments s'offrent à nous fournir ? Mais il est une autre guerre plus désespérée encore. Il est un autre Roi plus puissant et plus redoutable. Oserons-nous affronter Dieu ? Nous présenterons-nous à Lui dans la détresse où nous met le péché ? Braverons-nous sa Justice ? Atten-

¹ Luc., XIV, 28.

² Luc., XIV, 31-32-33. Matt., X, 37.

drons-nous sa sentence ? Ce serait folie. Mais que faire ? Demandons-lui la paix avant que ne s'engage la guerre ; réconcilions-nous avant l'heure où la mort nous traînera à son tribunal. *S'il n'est pas en forces, ce roi, tandis que l'adversaire est loin encore, lui envoie des ambassadeurs chargés de négocier la paix*¹. Jésus revient à l'affirmation du début et pour laquelle il a énoncé ses deux paraboles : *Ainsi donc, celui d'entre vous qui ne renoncerait pas à ce qu'il possède, qui me mettrait au-dessous des choses de ce monde, qui ne se priverait pas de ce qui l'entraîne au péché, ne saurait être mon disciple*², ni parvenir avec moi dans la gloire des Cieux.

Le Sauveur achève son enseignement sous une troisième image. Il veut nous montrer que pour être à lui il faut conserver dans sa plénitude et sa force, son esprit, sa doctrine, ses exemples et la pratique généreuse de ses vertus. Celui-là ne sera jamais son disciple qui, ayant laissé se dissiper toute la saveur de l'esprit chrétien pour ne retenir qu'une vague religiosité, n'est plus que ce qu'est un sel affadi et insipide. *Le sel est bon, mais si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur ? Inutile à la terre, même au fumier, on le jettera dehors*³. Le Saint est éminemment utile ; le pécheur, le « fumier », a son emploi dans l'économie providentielle : Il est un seul être dont la terre et le ciel ne savent que faire, c'est le chrétien sans christianisme, le baptisé sans plus même un souvenir des obligations que le baptême lui imposait.

¹ Luc., XIV, 32.

² Luc., XIV, 33.

³ Luc., XIV, 34-35.

NOUVELLES PARABOLES

La doctrine si nouvelle de la dignité des petits et des pauvres, leur place prépondérante dans le Royaume de Dieu et les égards dont les entourera la famille des vrais enfants de Dieu, eut sans doute dans le Pérée un grand retentissement, car nous voyons le Sauveur entouré d'une multitude toujours plus avide de l'entendre. Le contre-coup naturel est la haine redoublée des Phariséens. Ils trouvent la condescendance de Jésus envers les misérables un nouveau grief et ils vont partout répandant l'accusation de promiscuité scandaleuse avec les pécheurs : *Les Phariséens et les Scribes éclataient en murmures et disaient : « Cet homme reçoit les pécheurs en sa compagnie et fait table commune avec eux¹. »*

Heureux murmures qui nous valent les plus tendres effusions du Divin Cœur ! Jésus, loin de repousser les attaques, les présente comme son plus beau titre et l'objet direct de sa venue sur la terre. Qu'est-il venu faire au milieu des pécheurs, sinon sauver les pécheurs ? En trois Paraboles nous l'apprenons délicieusement.

La première est celle de la « Brebis perdue ». *Si l'un de vous, dit-il, a cent brebis et qu'il vienne à en perdre une seule, ne laissera-t-il pas dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres, pour aller à la recherche de celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve² ?* Tel est Dieu dans le Mystère de notre Ré-

¹ Luc., XV, 1-2.

² Joan., XV, 4.

demption. Les cent brebis, c'est l'ensemble de toutes ses créations, les invisibles comme les visibles, le ciel comme la terre. Une de ces créations se perd par la prévarication du Paradis terrestre. Dieu semble abandonner les autres pour se donner à celle-là, car tout Lui est devenu « désert », là où n'est plus l'homme, sa créature bien-aimée. Il va donc à sa recherche. Le Verbe de Dieu laisse sa gloire pour descendre sur la terre, et dans une carrière de labeurs et de souffrances, il poursuit ses recherches jusqu'à ce que parvenu au Calvaire, brisé et exténué, il retrouve cette malheureuse nature humaine qui s'était perdue loin de Lui. Que fait-il alors ? O prodige de miséricorde ! il la prend sur ses épaules et il la ramène dans les Cieux. *Dès qu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules, et il rentre avec elle dans la maison, tout joyeux¹.* La « maison » c'est le ciel, et quand l'humanité fut rachetée, sanctifiée, ramenée à Dieu et sa destinée éternelle, ce fut dans la création entière un immense cri de joie. Les anges firent éclater des transports d'allégresse et s'associèrent à la joie du divin Rédempteur : *Rentré à la maison il appelle ses amis et ses voisins : « réjouissez-vous avec moi, leur dit-il, parce que je viens de retrouver la brebis que j'avais perdue ».* Et Jésus-Christ ajoute : *je vous l'assure, il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence².* Ces dernières paroles cesseront de nous étonner, si nous prenons garde aux vertus suréminentes, aux extraordinaires héroïsmes, de beaucoup de convertis. Quelle admirable amante ne

¹ Luc., XV, 5-6.

² Luc., XV, 6-7.

fut pas Marie-Madeleine ? Quel merveilleux ouvrier ne fut pas dans l'Eglise Augustin revenu à Dieu ? Quelles œuvres, quelle carrière de sainteté a fourni la multitude des pénitents ? D'ailleurs une conversion, telle que le Sauveur vient de nous la décrire, n'est-elle pas le triomphe de la puissance et de la bonté de Dieu, la plus éclatante victoire de son amour ? Cessons dès lors de nous étonner de la grande joie des cieux.

La seconde Parabole, celle de la « drachme retrouvée », nous fait apparaître là même miséricorde de Dieu, en nous montrant mieux encore, quelle est l'excellence de notre être et combien nous sommes précieux à Celui qui nous a créés. La « drachme » est la pièce de monnaie à l'effigie du roi. Notre gloire propre est d'avoir été créés à l'effigie même de Dieu. Nous portons en nous son image, et dans notre intelligence, notre cœur, notre volonté, dans notre âme entière, se retrouvent de vivants reflets de la Divine Perfection. Tels nous fûmes à notre naissance, mais tels nous ne restâmes pas. Dès son berceau, l'humanité créée si belle et si grande, se perd par son péché ; et tandis que les neuf chœurs des anges restent glorieux et purs dans le ciel, l'homme sur la terre s'égaré dans la nuit épaisse du crime. *Si une femme, dit Jésus-Christ, possède dix drachmes, et qu'elle vienne à en perdre une seule, n'allume-t-elle pas sa lampe, ne cherche-t-elle pas partout jusqu'à ce qu'elle la retrouve*¹ ? Dieu se peint sous les traits de cette femme, quand la brillante multitude de ses anges, « ses neufs drachmes », ne lui font pas négliger la perte de la dixième, de l'humanité pécheresse. Il l'aime d'un tel amour que lui-même se mettra à sa recherche, Lui-

¹ Luc., XV, 8.

même la retrouvera et la sauvera. Et par qui la sauvera-t-il ? Par son Fils. Cette lumière qu'il allume et dont il fait briller la « maison », la terre, le monde, le ciel, c'est Jésus-Christ qui dit de Lui : « Je suis la lumière du monde ». C'est à cette lumière que nous sommes retrouvés ; c'est la foi en Jésus-Christ, la connaissance de ses révélations, la pratique de ses vertus, l'adoption de sa grâce, qui nous remettent dans le trésor de Dieu. Sans Jésus-Christ, sans cette lumière révélée, nous demeurons introuvables dans l'épaisseur de la nuit, perdus pour Dieu, pour le ciel, pour l'éternelle destinée ; introuvables à nous-mêmes qui ne connaissons plus ni notre origine, ni notre foi, ni notre valeur, ni le trésor dont nous faisons partie. « La Lumière luit dans les ténèbres », Jésus-Christ cherche à travers le monde et les siècles ces âmes perdues dont il veut faire son éternel trésor. Et quelle recherche ! Quels efforts ! Quelles œuvres ! *Evertit domum*, il bouleverse tout. Le monde, à sa venue, à la prédication de son Évangile, entre en des commotions violentes ; les trônes sont renversés, d'autres pouvoirs s'élèvent ; Rome païenne disparaît, l'Église règne sur les ruines. Et ces commotions n'ont d'autre but que de purifier de ses souillures une terre que le péché avait dévastée. La femme de la parabole ne « bouleverse » pas seulement sa maison, elle la « balaye ». L'œuvre par excellence de la Rédemption a été de sanctifier individus, familles, sociétés ; de retrouver au milieu du désordre et des décombres les âmes que le mal avait égarées. Il les retrouva : avec elles il forma l'Eglise, la société des élus ; il prépara les gloires de son règne. Ce sont les derniers traits de la parabole, c'est la joie de la femme qui a retrouvé sa drachme. *Elle appelle ses amies et ses voisines et leur dit :*

« Réjouissez-vous! J'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare : les anges de Dieu seront dans la joie pour un seul pécheur converti ¹.

Les deux paraboles précédentes font l'esquisse générale des miséricordes divines sur l'humanité pécheresse, une troisième, plus tendre, d'une suavité infinie, la parabole de l'*Enfant prodigue*, nous peint dans le détail la merveille d'une conversion. Le pécheur est représenté sous la figure d'un adolescent, fils d'un tendre père, comblé dans la maison paternelle de toutes les jouissances et de tous les honneurs, mais déjà gagné par des aspirations d'indépendance et les infernales voluptés du *non serviam*. *Un homme avait deux fils : Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la portion de bien qui doit me revenir ».* Et le père fit la part de chacun d'eux ². Tel est le début d'une vie d'incrédulité et de vices. L'homme se fatigue des biens surnaturels dont il jouit près de Dieu, et rêve une vie libre et sans contrainte. Il veut ses biens personnels ; son intelligence pour se soustraire au joug des révélations divines, son cœur pour le livrer aux amours impurs, sa volonté pour lui créer un domaine souverain, sa vie entière pour y secouer le joug de la vertu. Et son Père lui cède? Oui, sans doute, car Dieu respecte avant tout notre libre arbitre, sans lequel aucune épreuve n'est possible et aucun mérite n'est réalisable.

Peu de jours après, ce jeune fils ayant réuni tout ce qu'il possédait partit pour une région lointaine ³.

¹ Luc., XV, 9-10.

² Luc., XV, 11-12.

³ Luc., XV, 13.

Ah! oui, elle est lointaine la région où nous vivons sans Dieu, sans notre âme, sans nos destinées éternelles, sans aucune communication avec le Père que nous avons quitté! Qu'ils sont loin, ces hommes qui vivent sans une pensée pour le ciel, sans une prière, sans un Sacrement, sans une pratique religieuse! Les voilà dans une région étrangère, où Dieu n'est pas et où sont tous les ennemis de Dieu, où la religion n'est plus même un souvenir, quand elle ne devient pas un objet d'insulte et de haine.

Mais, qu'advient-il fatalement à l'homme qui prive son âme des jouissances surnaturelles? Quand tout ce qui a nom : Dieu, âme, ciel, éternité, a disparu de sa pensée et de son cœur, il lui reste les aspirations véhémentes de sa nature faite pour jouir et qui veut jouir à tout prix. Comme les nobles pâtures de l'âme lui sont enlevées, il n'a plus que les grossières satiétés de la matière. Il recommence le cycle fatal de l'Eden, alors que le tentateur, après avoir séparé l'homme de Dieu, le mit en présence d'une volupté sensible, d'un fruit défendu, et lui dit : « Mange ceci est bon »! Le malheureux mange ce fruit empoisonné, il se repaît des voluptés homicides; c'est le prodigue dans la vie que nous dépeint la parabole : *Parti pour une région lointaine, il y dissipa toute sa fortune dans une vie de débauches ¹.*

Et après? Après vient la plus douloureuse des faims. L'âme humaine étant créée immense et comme infinie dans ses aspirations et ses besoins de jouir, on l'affame quand on ne lui donne que les plaisirs bornés et décevants de la terre. Honneurs et voluptés peuvent tromper

¹ Luc., XV, 13.

un instant la faim d'une nature créée pour la possession d'un bien infini, ils ne la rassasieront jamais. L'ambitieux comme le voluptueux, après des satiétés mensongères, est torturé par une faim inassouvie. C'est le supplice du prodige. *Après qu'il eut tout dépensé, une famine terrible sévit dans la région*¹. Plus l'âme affamée de jouissances se jette sur les pâtures des sens, plus son supplice grandit et avec lui la fureur de jouir. Que faire ? Se vendre, se livrer sans frein, sans retenue, sans mesure, au démon de la volupté, à la tyrannie des sens : *Il alla se mettre au service d'un Maître du pays qui l'envoya à sa ferme garder les pourceaux*².

Touchons-nous le fond de l'abîme où le malheureux est descendu ? Non pas encore. Il lui reste de ne pas même obtenir la dégoûtante nourriture à laquelle il s'est réduit. *Il souhaitait, pour assouvir sa faim, qu'on lui donnât les rebuts que dévoraient les pourceaux, et personne ne lui en donnait*³. Quel trait ! Voilà l'homme, quand il a répudié les nobles jouissances de la vertu, et qu'il s'est jeté sur la matière pour en faire sa honteuse nourriture. La matière ne se prête pas aux aspirations de l'être déchu. Il la violente, mais elle prend contre lui de terribles représailles, et, au lieu de l'apaisement qu'il lui demande, elle amène en lui des maux profonds et des déceptions douloureuses. Les créatures ne lui donneront jamais ce que sa nature faite pour le divin et l'infini réclame avec de poignantes clameurs.

Nous voici, dans ce drame palpitant, arrivés à cette

¹ Luc., XV, 14.

² Luc., XV, 15.

³ Luc., XV, 16.

phase que saint Augustin décrit en deux mots : « restaient alors deux choses : une grande misère et une grande miséricorde ». La grande misère c'est ce malheureux qui meurt de faim sur une terre lointaine, au milieu des pourceaux dont il a la garde ; la miséricorde c'est Dieu commençant à travailler son âme et à y jeter les semences d'un vrai repentir.

La faim a amené les salutaires désillusions et celles-ci conduisent le Prodigé aux désirs du retour. *Rentrant alors en soi-même, il dit : « Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont le pain en abondance ! Et moi, ici, je meurs de faim ! »* Heureuse l'adversité qui fait rentrer en eux-mêmes ceux que les joies de la prospérité avaient éloignés de Dieu et de leur âme ! Tout le temps qu'il dépense son bien en orgies, le Prodigé semble avoir perdu le souvenir de son père et de son existence d'autrefois. Aujourd'hui qu'il souffre il revient à ces objets bénis et il aspire à les recouvrer.

La conversion s'accroît : ce ne sont plus bientôt de vagues aspirations vers son père, c'est une volonté qui se trempe peu à peu, et d'où finit par sortir une résolution généreuse : *Je me lèverai et j'irai à mon père*¹ ! Tant qu'on ne se « lève » pas, tant qu'on ne secoue pas violemment la torpeur qui enchaîne la volonté, les désirs sont vains, les aspirations inefficaces, on vit dans ses projets de retour et on y meurt. Et se lever n'est même encore que le début d'une conversion : il y a à parcourir la longue route qui sépare une région lointaine de la maison paternelle, les habitudes du péché de celles de la vertu. Sans l'effort courageux de cette marche qui,

¹ Luc., XV, 17.

² Luc., XV, 18.

au travers de difficultés et d'entraves, mène à la rénovation de la vie, les premières tentatives de conversion échoueront misérablement.

Mais s'il faut le courage, il faut à un titre égal l'humilité. L'orgueil est à la racine de tout péché, l'humilité à la base de tout repentir. Comme le Prodigue l'a bien compris ! Quelle humilité dans sa confession ! *J'irai à mon père et je lui dirai : « mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un de vos mercenaires ¹ »*. Il confesse les deux effets du péché, qui, dans les Anges apostats, a bouleversé le « ciel » et en nous le contriste, mais qui surtout offense Dieu et blesse son regard. Ainsi péchons-nous « contre le ciel et devant Dieu ».

Et le Prodigue se leva et retourna à son père ².

Si une bouche divine, si la Vérité même, ne nous avait pas mis en scène la Bonté de Dieu dans le pardon du pécheur, jamais nous n'eussions pu en imaginer les excès. Dieu est plus pressé de pardonner que nous d'implorer grâce ; Dieu nous apparaît dans la Parole, épiant avec une douleur inquiète le retour de son enfant, allant au-devant de lui, plus prêt à lui ouvrir ses bras que l'enfant à s'y jeter. *Comme il était encore loin, le père le vit, et, ému de compassion, accourut, tomba à son cou et le couvrit de baisers ³*. Il « tombe à son cou » ! Il n'en peut plus de joie et d'amour, il lui faut son fils comme son soutien, il tombe, il s'appuie sur ce pauvre en haillons, amaigri, défiguré par la misère ; c'est son fils ! il ne voit plus en lui que le fils tant

¹ Luc., XV, 18-19-20.

² Luc., XV, 20.

³ Luc., XV, 20-21-22.

pleuré et si heureusement retrouvé. Il est si pressé de tout lui rendre avec son amour, qu'il prend à peine le temps d'écouter sa confession douloureuse : *Mon père, j'ai péché !... Vite, crie-t-il à ses serviteurs, « apportez sa robe première, le vêtement d'un fils de famille, tel qu'il le portait autrefois, et l'en revêtez, mettez lui au doigt un anneau, aux pieds des chaussures ¹*. Rentré en grâce, le pécheur recouvre ses mérites d'avant sa chute ; l'anneau au doigt marque la nouvelle alliance qu'il contracte avec son Dieu, et si ses pieds, meurtris par la marche quand ils étaient nus, sont munis de solides chaussures, c'est qu'il s'engage à parcourir vaillamment toutes les étapes de la vertu. *Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voilà était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé ! Et ils commencèrent à se réjouir ²*. Les miséricordes précédentes nous stupéfiaient par leur excès : que dire de cette dernière ? A peine le pécheur contrit et confessé est-il rentré en grâce, une table se dresse, un festin se prépare, et le mets qui y sera servi n'est autre que la chair vivante, immortelle, adorable, d'un Homme-Dieu !

Les Pharisiens goûtaient peu sans doute la peinture d'une telle miséricorde, eux si durs aux publicains et aux pécheurs. Ils comprirent cependant que leur monopole de sainteté était menacé et que le Christ appelait à son partage ceux que les chefs d'Israël en repoussaient obstinément. Il est vraisemblable qu'ils élevèrent un de ces murmures désapprobateurs dont ils étaient coutumiers, car Jésus se tournant vers eux et élargissant le cadre de sa Parole leur en dédia la dernière partie.

¹ Luc., XV, 22.

² Luc., XV, 23-24.

Pour bien comprendre ce qui va suivre rappelons-nous l'histoire entière de l'humanité, depuis sa chute au Paradis terrestre jusqu'aux jours du Messie et de la conversion des peuples. Cette humanité se sépare en deux portions, qui sont comme les deux fils du Père de famille. Pendant que la gentilité abandonne le culte et jusqu'à la notion du vrai Dieu et se plonge dans d'affreuses débauches, Israël conserve la foi primitive et reste au service de Jéhovah : La terre de démenche et de crimes où s'exilent les nations idolâtres est de plus en plus « lointaine » et tout l'héritage venu de Dieu y est dissipé. Aux extravagances de l'esprit, la Société païenne joint la corruption du cœur, et cette corruption est telle, aux plus beaux siècles de la civilisation grecque et romaine, qu'elle défie tout exposé qu'on en voudrait faire. Une horrible détresse de vérité et de vertu ne cesse plus d'y sévir ; les âmes faméliques poussent vers une rédemption des clameurs déchirantes. Mais Dieu seul la peut sauver de sa propre dégradation. Le peuple Juif est assurément plus fidèle, mais il ment quand il ose dire : *Depuis tant d'années que je vous sers je n'ai jamais transgressé vos ordres*¹. Il les a si bien transgressés qu'il est tombé maintes fois dans l'idolâtrie et les débauches des Gentils ; et quand Dieu vient sur la terre, les deux peuples, Juif et Gentil, ont besoin d'une égale rédemption.

Aux appels de Jésus-Christ et de l'Eglise la gentilité répondit comme le Prodiges : *je me lèverai et j'irai à mon Père*. Elle vint, se convertit et fut pardonnée.

Les Juifs conçurent un dépit violent de cette conversion de la Gentilité, et c'est leurs murmures que Jésus-Christ met en scène dans la fin de sa Parabole. *Or le fils*

¹ Luc., XV, 25-26-27-28-29-30.

*ainé était dans les champs ; à son retour, quand il approcha de la maison il entendit la musique et les bruits de la danse, et, appelant un serviteur, il lui demanda ce qui se passait. — Votre frère est revenu, lui répondit-on, et votre père a tué le veau gras pour le retour de son fils qui lui est rendu sain et sauf*¹.

*Et l'ainé fut saisi d'indignation et refusa d'entrer*². Tel fut l'effet de la jalousie et de la haine. Voyant les nations idolâtres se convertir et former l'Eglise, eux-mêmes refusèrent d'y entrer ; et plus Jésus-Christ fut tendre, aimant, patient dans ses appels, plus les Juifs les repoussèrent. Plus Dieu raisonna avec eux, leur faisant comprendre que la conversion de leurs frères leur était bien plutôt un sujet de joie que de peine, plus ils s'obstinèrent dans leur haine contre Jésus-Christ et son Eglise. Plus Dieu fut bon, plus ils devinrent mauvais.

II. — Deux dernières Paraboles nous découvrent une autre cause du refus des Juifs de se convertir à la foi et aux vertus du Christianisme. La Loi Nouvelle élève l'âme au-dessus des biens périssables de la vie présente : eux restent les hommes de lucre, de vol, d'avarice et de concussions. Pour Jésus-Christ, le pauvre est un être noble et sacré dont on ne se détourne ni ne se désintéresse impunément : pour eux le pauvre Lazare est un objet de dégoût et de mépris. La Parabole de l'« Économe infidèle » ouvre à leurs rapacités coupables une voie au pardon ; l'autre, celle du « Mauvais riche », tente de les ramener par la crainte à la conversion et au

¹ Luc., XV, 27.

² Luc., XV, 28.

salut. Toutes deux visent les Pharisiens, voleurs et impudiques, concussionnaires et jouisseurs, mais l'enseignement qui en découle nous regarde tous et s'étend à tous les siècles.

Sous peine de nous étonner de quelques expressions qu'emploie le Sauveur dans la première des deux Paraboles, nous devons nous rendre compte du double but qu'il y poursuit. Il veut tout d'abord nous laisser voir le mépris et l'aversion que lui inspire la richesse. Il la met aux mains d'un homme malhonnête et d'un dissipateur ; il la stigmatise sous les noms les plus sévères. Il l'appelle « étrangère ». Elle n'est pas notre vraie fortune, c'est un bien que nous ne possédons qu'un moment sur une terre d'exil ; notre vrai patrimoine est au ciel, là où s'écoulera notre éternelle vie. Il l'appelle « trompeuse », elle nous jette le plus souvent dans des illusions étranges ; nous la croyons à nous tandis qu'elle est à Dieu, et que nous n'en sommes que les dépositaires et les gérants responsables. Il la montre « dangereuse ». Elle précipite l'Econome infidèle dans une ruine honteuse et le Mauvais Riche dans les flammes éternelles. Enfin il la nomme « inique » ; non pas sans doute en elle-même, elle peut être pure dans son origine, sage et vertueuse dans son emploi, mais elle est appelée « inique » et mérite cette sévère épithète par beaucoup de côtés. Combien rarement on peut en remonter le cours, jusqu'à sa source première, sans y découvrir quelque injustice ! A quelles tentations d'orgueil, d'ambition, de sensualité, de luxure, elle nous expose ! Combien l'avarice s'en fait souvent la compagne ! Quelles frivolités, quelles dépenses folles, quel oubli des pauvres, dont une grande richesse est trop souvent entachée ! Si bien que n'étant pas mauvaise en elle-même, elle devient,

par les maux qu'elle engendre, ce que dit d'elle le Sauveur : « une richesse d'iniquité ».

Le riche n'a-t-il donc aucune issue au salut ? Il l'a sans aucun doute, et le second but de Jésus dans sa première Parabole est de nous montrer cette issue. Copions l'Econome infidèle, non pas assurément dans ses vols, mais dans son habileté à éviter une imminente détresse, non pas en prenant l'argent des autres pour en faire des largesses, mais en employant à nous ménager l'entrée du ciel ces biens qui, par leurs dangers et les maux qu'ils enfantent, méritent le nom d' « iniques ».

*Un riche, dit Jésus-Christ, avait un économe qui lui fut dénoncé comme ayant dissipé ses biens. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez compte de votre administration, car vous n'aurez plus la gérance de mes biens*¹. Voilà la désastreuse tromperie de la richesse dont nous parlions plus haut. Le riche se croit possesseur de sa fortune et n'en connaît pas d'autre maître ni d'autre dispensateur. Qu'il y ait un Dieu dont il est la créature et le sujet, qu'il doive rendre compte à ce Dieu des actes de sa vie, de la gestion de ses biens, que le premier emploi de ces biens, soit d'alléger la détresse des indigents : voilà qui ne l'a préoccupé à aucun moment de son existence, et on le jetterait dans un profond étonnement si on lui affirmait que sa vie de luxe, de plaisirs, de dissipations coûteuses, sans que les pauvres bénéficient en rien de son opulence, constitue pour lui un sujet de rigoureuse condamnation. Elle vient cependant, elle vient l'heure terrible, où la mort lui enlève toute espérance de se réhabiliter ; le voici au tribunal de son Juge : « Rends

¹ Luc., XVI, 1, 2.

compte de ton administration, car désormais tu n'auras plus la gérance de mes biens » !

Qu'est-ce qui sauverait le riche ? Jésus-Christ nous montre à l'œuvre le rusé Econome de sa Parabole. Assurément il n'approuve pas sa déloyauté ; mais il engage les « fils de lumière », les fidèles, à se tirer de l'éternelle détresse avec la même habileté sinon par les mêmes moyens. *Que vais-je faire, se dit en lui-même l'Econome infidèle ? Voici que mon maître m'enlève l'administration de ses biens. Labourer, je n'en ai pas la force ; mendier, j'en ai honte. Mais je sais ce que je ferai, afin que, chassé de mon emploi, il y ait des gens qui me donnent l'hospitalité. Les débiteurs furent convoqués. Combien dois-tu à mon maître, dit-il au premier ? — Cent barils d'huile. — Reprends ton obligation et écris-en une de cinquante. Et toi, demanda-t-il à un autre, que dois-tu ? — Cent mesures de froment. — Voici ton billet, écris ; quatre-vingts* ¹.

Et le Maître loua cet économe infidèle de ce qu'il venait d'agir en homme avisé. Car les enfants de ce siècle sont plus habiles, dans le maniement de leurs intérêts que les enfants de lumière ².

Que doivent donc faire ces « enfants de lumière », ces disciples de Jésus-Christ, quand la fortune leur aura été providentiellement dispensée ? De cette fortune, toujours « inique » par les dangers et les maux où elle entraîne, qu'ils se fassent, eux aussi, des amis dévoués qui leur ouvrent l'entrée de l'éternelle demeure. Les pauvres seront ces amis, et l'aumône sera cette introductrice.

¹ Luc., XVI, 3-8.

² Luc., XVI, 8.

Et moi aussi je vous le dis : employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis, qui, à l'heure où tout vous manquera, vous recevront dans les tabernacles éternels ¹.

Ce sont de petites choses que les choses de la terre, une fortune de mince intérêt que la fortune d'un jour ; Mais cette « petite chose » peut avoir pour nous des résultats d'une incalculable importance. Gérer saintement des biens éphémères c'est assurer un avoir spirituel d'une valeur infinie. Comme aussi mal gérer ces biens, c'est dissiper des trésors de sanctification et de salut. Le riche charitable sera aisément un saint ; le riche avare sera sûrement un réprouvé. *Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes. Et celui qui dans les petites se montre infidèle le deviendra aussi dans les grandes* ². Si vous eussiez fait l'aumône, Dieu vous eût comblé en ce monde de toutes sortes de grâces et en l'autre d'un immense poids de gloire. Mais vous avez abusé des richesses terrestres qu'il vous avait confiées : Comment vous confierait-il les biens célestes tout autrement importants ? *Infidèles dans les richesses trompeuses, qui vous confiera de véritables biens ? Déloyaux dans la gestion d'une fortune étrangère, qui vous remettra en mains une fortune personnelle ?* ³.

Que faut-il pour comprendre et goûter de tels enseignements ? Etre dévoué à Dieu, et généreusement détaché de l'amour des biens terrestres ; car si l'amour des choses terrestres nous remplit, aucune place ne reste pour Dieu dans notre cœur ; si nous devenons les esclaves

¹ Luc., XVI, 9.

² Luc., XVI, 10.

³ Luc., XVI, 11, 12.